

Sélection internationale 2018
Épreuve de spécialité : commentaire d'un texte littéraire

Vous commenterez le texte ci-dessous en 20 minutes environ. Vous pouvez choisir de le commenter en suivant l'ordre de la lecture, ou de rassembler vos remarques selon un plan qui met en valeur les principaux enjeux du texte. Votre interprétation tiendra compte, par exemple, de son genre littéraire, de son contexte historique et culturel, de sa structure, de sa forme (vocabulaire, syntaxe, effets stylistiques et poétiques), de sa thématique et de sa tonalité.

Votre commentaire sera suivi d'un entretien avec le jury.

Assia Djébar,
***L'Amour, la fantasia* (1985)**

Dans les années 40, la narratrice, une fillette algérienne, passe ses vacances à la campagne auprès de trois cousines. Elles reçoivent parfois les visites de voisines françaises : la femme (« la Bourguignonne ») et les deux filles d'un gendarme.

Nous, les filles, nous espérions, pour l'après-midi, la visite de Janine, plus rarement celle de Marie-Louise. Janine ressemblait physiquement à sa mère, mais sans sa vigueur ni sa haute taille. Elle était allée en classe avec l'aînée des sœurs. Dès qu'elle arrivait, elles s'enfermaient toutes deux dans une chambre; on entendait leurs voix mêlées, puis des fous rires qui n'en finissaient plus, un silence, de nouveau des conciliabules. Janine parlait l'arabe sans accent, comme une autochtone. Avant de sortir, elle passait à la cuisine, demandait à la mère ce dont elle avait besoin. Celle-ci la chargeait de multiples courses : achat d'aiguilles, de fil, d'articles de mercerie que le père n'aurait pas su rapporter.

Janine allait et venait, toute la semaine, dans la maison arabe; n'était son prénom, on aurait pu la prendre pour la quatrième fille de la famille... Mais il y avait ceci d'extraordinaire : elle entraînait et sortait à son gré — des chambres à la cour, de la cour à la rue — comme un garçon ! Quand elle fermait le lourd portail, au son du heurtoir, l'aînée des sœurs, son amie, suspendait une seconde un geste de la main, un mouvement du corps. Puis les choses reprenaient leur cours dans ce flux du temps d'une journée immobilisée dans des intérieurs de maison, toujours des intérieurs naturellement.

Celle qui nous fascinait, la benjamine et moi, c'était Marie-Louise. Nous ne la voyions que de temps à autre ; elle devait travailler à la ville voisine, ou même à la capitale, sans doute comme employée des postes ou secrétaire dans un bureau... Quand elle venait le dimanche au hameau, elle nous rendait visite, en compagnie de Janine.

Elle nous paraissait aussi belle qu'un mannequin. Brune, les traits fins, la silhouette mince; elle devait être petite, car je la revois perchée sur de très hauts talons. Sa coiffure était sophistiquée, avec des chignons élaborés, des peignes de diverses formes, ici ou là bien en évidence au milieu des crans et des boucles noires. Nous nous émerveillions de son fard : rose aux pommettes et rouge carmin exagérant l'ourlet des lèvres.

Nous la recevions comme une touriste, à cause de son allure de citadine coquette daignant suivre sa mère ou sa sœur. Elle s'asseyait sur une chaise ; elle croisait une jambe sur l'autre, malgré sa jupe courte. Le cercle des femmes se mettait à considérer sans discrétion les moindres détails de sa mise, en faisant de légers commentaires à mi-voix.

Marie-Louise se laissait regarder. Consciente de la curiosité qu'elle provoquait, elle attendait, feignait de ne pas comprendre :

— J'ai oublié l'arabe! soupirait-elle nonchalamment. Et je n'ai pas le don des langues comme Janine, moi!

Cette dernière phrase était jetée là comme une concession : pour sous-entendre qu'elle ne méprisait pas la langue arabe, certes pas, mais qu'enfin... Et nous ne savions plus trop, derrière la distance insidieusement créée, laquelle, de Janine ou de Marie-Louise, représentait l'exception. En outre, quand la Bourguignonne les accompagnait, elle enveloppait Marie-Louise d'un tel regard de vanité éblouie que les femmes présentes ne disaient plus rien... Ainsi, lors de ces visites, Marie-Louise goûtait-elle le plaisir de jouer à l'étrangère

Était-ce deux, trois années auparavant que Marie-Louise eut un fiancé, un officier de la « métropole » comme on disait ? Cela est probable; je devais avoir moins de dix ans; la plus jeune des sœurs, mon amie, fréquentait l'école primaire. On ne l'avait pas encore cloîtrée; cet été-là, nous allions par les rues du hameau pour diverses commissions : porter le plateau de pâtisseries à cuire au four du boulanger, rendre visite à la femme du gendarme pour quelque message à transmettre...

Ces allées et venues, dans les ruelles que bordaient de très hauts marronniers, me restent présentes. Une forêt d'eucalyptus longeait le village en le séparant des collines de vignoble au loin; nous dépassions quelquefois la maison du gendarme, nous courions jusqu'à l'orée des premiers résineux, nous nous jetions sur le sol jonché de feuilles pour nous gorger d'odeurs vivaces. Notre cœur battait sous l'effet de l'audace qui nous habitait.

Notre complicité de fugitives avait un goût âcre; nous revenions ensuite lentement vers la demeure du gendarme. Nous restions dans la cour du jardin, debout devant la fenêtre ouverte de la cuisine.

— Ma mère te demande, commençait la benjamine essoufflée, si tu veux qu'elle te réserve du lait de la chèvre, à cailler. Je viens prendre le bidon !

— J'ai pour Janine un message de ma sœur, reprenait-elle peu après. Qu'elle lui achète une paire d'aiguilles à tricoter n° 1 à la mercerie ! Mon père en a apporté, mais elles sont trop grosses ! Nous, les filles, nous ne pouvons aller à ce magasin, il se trouve juste en face du café maure !

— Ces hommes, ricanait la Bourguignonne, les bras trempés jusqu'aux coudes dans l'eau savonneuse de sa lessive, tous les mêmes !... Le mien ne sait pas rapporter une aiguille à la maison !

— Mon père, rétorquait la fillette, fait très bien le marché! Il achète toujours les plus beaux fruits, la meilleure viande ! Ma mère ne le reconnaît pas ouvertement, mais nous, nous le savons bien !

— Que ta sœur se rassure, disait la Bourguignonne, je ferai la commission à Janine. Et voici le bidon !...

Durant cette conversation, par l'embrasement de la fenêtre, je regardais le corridor qui ouvrait sur d'autres pièces. Je devinais le bois luisant des meubles dans la pénombre ; je me perdais dans la contemplation de la cochonnaille suspendue au fond de la cuisine; des torchons à grands carreaux rouges semblaient, ainsi accrochés, un pur ornement ; je scrutais l'image de la Vierge au-dessus d'une porte... Le gendarme et sa famille me paraissaient soudain ombres de passage dans ces lieux, et par contre ces images, ces objets, cette viande devenaient les vrais occupants ! Car, pour moi, les demeures françaises exhalaient une odeur différente, reflétaient une lumière secrète — ainsi mon œil reste fasciné par le rivage des « Autres ».

Durant toute mon enfance, peu avant la guerre qui aboutira à l'indépendance, je ne franchis aucun seuil français, je n'entraï dans aucun intérieur d'une condisciple française...